

Marco Lodoli

Les Fainéants

*Roman traduit de l'italien
par Martine Guglielmi*



P.O.L

Les Fainéants

DU MÊME AUTEUR

Chronique d'un siècle qui s'enfuit, P.O.L, 1987
Le clocher brun, P.O.L, 1991

Marco Lodoli

Les Fainéants

*traduit de l'italien par
Martine Guglielmi*

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

TITRE ORIGINAL

“I FANNULLONI”

© 1990, Giulio Einaudi Editore-Torino (Italie)
© 1992 P.O.L Éditeur pour la traduction française
ISBN : 2-86744-278-X

Ne doute pas alors que je suis ton guide

Malicieusement le sort m'a gratifié d'un aspect et d'une allure bien meilleurs que ceux qu'en réalité je mérite, ou crois mériter. Aspect et allure : rien d'autre. C'est comme si, obligé de voyager dans un train minable avec un billet de première classe, j'étais empêché, à cause de ce billet, de me sentir en compagnie de gens comme moi, de gens qui étendent les jambes sur les sièges et offrent leur vin à la ronde à même la bouteille, en parlant de leurs ennuis entre une petite gare et l'autre. Je suis un homme ordinaire, voilà. Mes pensées comme mes peurs sont simples, l'argent m'est compté, ma maison est petite, mes rêves sont bizarres comme ceux d'un homme qui, lorsqu'il est éveillé, se bat contre une réalité hostile et quelque peu perfide. Mais les gens qui m'entourent me voient grand, distingué, différent ; ils admirent mes cheveux naguère blonds, blancs aujourd'hui, mes yeux bleus, la discrétion — mais ce n'est que de la timidité — qui rend mes manières circonspectes, mes pas lents et silencieux, ma voix plus basse qu'il ne serait nécessaire. Trop nombreux sont ceux qui

m'ont pris pour un « monsieur », creusant ainsi entre nous un fossé qu'ensuite nul ne sait plus franchir, moi moins que tout autre, moi qui ai désormais soixante-dix ans et qui suis fatigué et seul, presque résigné. J'ai peut-être contribué à ce malentendu en parcourant mille endroits sans jamais m'arrêter assez longtemps pour que les autres soient assurés qu'au fond j'étais comme eux, un peu plus que rien. J'étais autrefois représentant en pierres fines ; je les vendais où je pouvais, partout où bijoutiers et parfumeurs me prêtaient attention. C'étaient des pierres ordinaires, améthystes, lapis-lazulis, agathes, « paésines » que je tenais enfermées dans une mallette avec ma chemise blanche, ma veste bleue, ma brosse à dents et mon pyjama. Mais, dans les pensions, les gens me prenaient souvent pour un noble décafé qui vendait les brillants et les émeraudes de famille et, devant mes dénégations souriantes, ils secouaient la tête sans rien dire, tout en demeurant inébranlables dans leur conviction. Vous avez raison, Monsieur le Marquis, de choisir des pensions modestes, me disaient quelques garçons d'étage. Cela attire moins l'attention, il y a tant de voyous de par le monde... (Je précise que mon patronyme est Marchese — Marquis —, Lorenzo Marchese). Je n'en ai pas moins été dévalisé quatre ou cinq fois. Je rentrais alors à Rome, je signais quelques traites, j'achetais une autre veste et je recommençais à parcourir l'Italie du nord au sud, vantant mes pierres, leur eau, leur prix avantageux, inventant toujours quelque chose de nouveau pour triompher de la méfiance des commerçants. L'été, je parvenais à gagner un peu plus grâce au corail ; je courais les stations balnéaires, le bronzage des filles exigeant de nouveaux

colliers et de nouvelles boucles d'oreilles. C'est ainsi que j'ai rencontré Caterina, par hasard et parce qu'on ne peut pas rester seul, c'est contre nature. Quand le soir tombait et que, tant bien que mal, j'avais terminé mon travail, j'allais assister à quelque manifestation sportive. J'aimais faire la queue au guichet, payer mon billet et m'asseoir sur les gradins parmi des inconnus, faire partie de cette animation colorée. Au-dessous de moi se déroulaient des matches de base-ball ou des courses de chevaux, des matches de boxe, de hockey à roulettes, de handball ; c'était de la sueur provinciale et il y avait plus d'acharnement que de style ; mais le spectacle était surtout sur les gradins où les gens riaient et participaient tout en mangeant des cacahuètes, appelaient par leurs prénoms ces médiocres athlètes. J'entrai une fois à Lignano Sabbiadoro dans un petit stade où deux équipes de filles jouaient au basket. Il y en avait bien quelques-unes de bonnes, de temps à autre elles attrapaient le panier de loin, leurs gestes étaient adroits. Les autres étaient de lourds grenadiers : les cheveux retenus par un lien et les seins ballottants, elles couraient mollement sur leurs pieds un peu plats. Caterina était de beaucoup la plus grande et la moins douée : elle avait les mains savonneuses, un dos rond où tapait comme un gourdin une tresse noire, l'air égaré d'une femme-canon. Le public, à dire vrai peu nombreux, s'esclaffait quand enfin elle s'emparait du ballon et caracolait dans la mauvaise direction, ou quand elle s'étalait, entraînant une adversaire avec elle. Quant à l'arbitre, il lui sifflait sous le nez, lui enlevait le ballon qu'elle tenait de ses grosses mains pour le rendre à ses ennemies. C'était comme si on lui arrachait son petit ; elle avait l'expres-

sion d'une mère blessée, frappée de stupeur. Quand elle marqua un point, juste de sous le panier, toute heureuse elle s'applaudit elle-même. Bientôt, après cinq pénalités, elle dut quitter le terrain. Elle mesurait presque deux mètres et elle pleurait, essuyant ses larmes de ces grosses mains. Le lendemain, alors que je m'efforçais par tous les moyens de persuader un commerçant réticent de m'acheter quelque chose, Caterina, gigantesque, passa en plein soleil devant la vitrine ; à présent, ses cheveux flottaient librement ; c'était comme si quelque chose de vivant, un animal triste, respirait sur ses épaules voûtées et, l'espace d'un instant, le paysage disparaissait, comme éteint par une éclipse ; l'espace d'un instant, le magasin entra lui aussi dans l'ombre, tout comme mon cœur. Je sortis dans la rue et lui offris un bracelet plaqué or sur lequel on pouvait inscrire son nom, ou le mien. Dix minutes plus tard, nous étions attablés dans un café et je pensais que je voulais seulement la rendre heureuse. Nous nous racontâmes tout à la hâte — paroles et voix emmêlées — que je vendais des pierres et qu'elle travaillait dans une usine de réfrigérateurs, où tout était glacial, jusqu'aux hommes. J'avais déjà quarante ans et elle vingt-deux à peine ; j'avais vu la guerre détruire le monde et pendre les hommes aux arbres, et elle avait, elle, regardé l'Europe de la roulotte dans laquelle, enfant, elle voyageait avec sa mère dans le sillage d'un homme qui chantait sur les places pour les émigrés et, de temps à autre, disparaissait pendant des mois, semant partout enfants et cœurs brisés. Bientôt on aurait dit une seule histoire, faite de déplacements et de bombes, de romances et de pierres, de routes et de chefs d'atelier, de solitude. On aurait dit déjà notre histoire,

l'histoire de Lorenzo et de Caterina. Nous passâmes la nuit ensemble dans la chambre d'hôtel, dans le lit à une place d'où elle débordait de tous côtés, bien qu'elle se tînt serrée contre moi et se fît, dans sa tendresse, aussi petite que possible : c'était comme voir le ciel à travers la lucarne d'une mansarde. J'embrassais ses immenses pieds et sa bouche dont le souffle était comme un vent d'Afrique ; je caressais ses jambes démesurées, son cou de jument docile ; je l'étreignais comme je pouvais et je pensais que, si grande et si bonne, elle était une cible pour toutes les cruautés, et que trouver simplement un coin pour se cacher serait pour elle dans la vie chose difficile. Je lui fis porter tous les bijoux que j'avais dans ma mallette et je jurai de l'aimer et de la protéger pour l'éternité. J'allumai la radio et, enlacés, nous dansâmes sur une infinité de chansons, jusqu'à ce qu'une voix annonçât que le lendemain serait une journée splendide et chaude. Alors nous partîmes pour Rome, dans un train qui filait dans la campagne comme le trait d'un crayon de couleur. Près d'elle, sa valise avait l'air d'un sac à main, et moi, je paraissais être là par erreur. Les gens nous regardaient d'un air moqueur, les enfants nous montraient effrontément du doigt. Je me rappelle que le contrôleur, après avoir examiné les deux billets que lui tendit Caterina, me demanda le mien. Il plaisanta : « Madame paie au moins le double. » Et il en a toujours été ainsi : des sourires et des moqueries, pendant toutes les années que nous avons passées ensemble, ma main dans sa grande main, et cela m'a toujours été égal. Nous n'avons pas eu d'enfants, malheureusement, mais je suis sûr qu'ils auraient été très beaux, forts comme Caterina et patients comme moi. Ils

auraient connu les airs d'opéra qu'elle savait par cœur ainsi que le nom de toutes les pierres. Nous nous sommes tenu compagnie aussi longtemps que la vie l'a voulu et je regrette seulement d'avoir dû encore tant vagabonder à travers des bourgs et des villages qui avaient pour moi de moins en moins d'intérêt, d'avoir cédé par faiblesse à quelques petites bonnes femmes de rien du tout, de cinquante kilos à peine. D'ailleurs, je le sais, je n'ai de noble que l'aspect. J'aurais dû rester davantage auprès d'elle, je me la rappellerais sans doute mieux, alors qu'il m'arrive de tâtonner dans le brouillard sans pouvoir retrouver son visage. En rêve je vois une montagne ombreuse, féminine, et un petit chemin poudreux qui s'égare dans les rochers. Caterina me tenait pour un homme supérieur et en cela elle se trompait comme les autres, mais elle avait une justification car c'est ainsi que les femmes voient toujours leur compagnon, fût-il gardien de cochons. Elle me voulait parfait, propre, élégant ; elle prenait l'aiguille entre ses énormes doigts et en trois heures de temps elle recousait le bouton que j'avais perdu ; elle pliait mes mouchoirs blancs comme si chacun d'eux était un minuscule et tendre billet à glisser dans ma poche. Elle m'accompagnait en autobus jusqu'à la gare, puis s'en retournait à la maison à pied en pensant à moi. Elle ne voyait que moi et les matches de basket à la télévision. Et elle s'en contentait, Dieu seul sait pourquoi, surtout en ce qui me concerne ! Et quand je rentrais elle était là, au train, avec son large sourire, son rouge soigneusement mis et sa plus belle robe. Si j'étais en ville le dimanche, je l'emmenais promener dans un parc, mais dans ces lieux où tout est harmonie, équilibre parfait — les arbres, les bancs,

le vol des oiseaux, les baisers des jeunes gens, les bicyclettes, les chiens, les nuages —, Caterina se sentait disproportionnée, laide même, et elle était saisie par la crainte que tout d'un coup je m'en aperçoive et que je cesse de l'aimer. Du reste, je craignais moi aussi qu'à l'improviste elle ne me trouvât vieux au milieu de toutes ces fleurs et de ces ébats juvéniles. Nous n'y retournâmes pas souvent. Pour nos dix ans de mariage, je fis fabriquer par un menuisier un lit sur mesure, trois mètres sur trois, et une couturière nous fit des draps spéciaux. J'ai l'impression que c'est là la seule bonne chose que j'ai faite pour elle. Maintenant qu'elle n'est plus là, c'est comme si je me roulais sur une grande place dure et déserte, sous un ciel noir. Il me vient à l'esprit bien des choses que j'aurais pu lui dire et que par paresse j'ai tues : que je l'aimais, qu'elle était merveilleuse, que la vie est de toute façon une forêt mystérieuse et qu'il est bon de la traverser aux côtés d'un géant. J'aurais peut-être dû lui offrir quelques autres matches de basket, alors que nous n'y sommes allés en tout et pour tout qu'un seul soir. Elle regardait avec adoration ces titans voltiger légèrement sur le parquet : c'est peut-être ainsi qu'un thon contemplerait les bonds superbes des dauphins dans une piscine. Elle ne faisait presque pas attention à moi, elle ne m'entendait pas, le buste tendu en avant pour ne pas perdre un seul mouvement de ses frères, pas un seul cri. J'étais jaloux, quel idiot ! Oui, j'ai trop peu fait pour elle ; je pensais : on a le temps ; mais le temps décide seul du moment où il va s'interrompre et il ne prévient pas. Je dus de nouveau, pour son énorme cercueil, faire appel au menuisier du lit. Ces dernières années, j'ai

changé de métier : cela m'était trop pénible de monter dans les trains et d'en descendre, de manger devant mon journal dans des endroits inconnus, de me méfier des voleurs. J'ai repris une petite imprimerie, juste en bas de chez moi. Je travaille trois jours par semaine, j'imprime des cartes de visite et quelques affichettes, les menus des restaurants du quartier. L'ancien propriétaire m'a appris le métier en un mois : préparer les plombs et couper les pages, doser l'encre, ce n'est pas bien difficile. Il vient parfois quelques jeunes gens avec, dans une chemise, des feuillets dactylographiés et corrigés à la main. Ils se ressemblent tous, ces garçons ; ils parlent à voix basse en regardant par terre ; ils ont autour du cou une écharpe rouge ou noire, la chemise hors du pantalon, les cheveux en broussaille. Ce sont de jeunes poètes, et ces feuillets, ce sont leurs premiers poèmes. Ils demandent combien coûte l'impression d'une petite brochure de dix pages et combien d'exemplaires on peut en tirer pour cette somme. Ils ne demandent jamais de remise. Des pages, il y en a toujours une en plus, car à la fin ils ajoutent tous un feuillet avec une dédicace : à mon amour. Leurs livres sont les seuls que je lise ; souvent, on n'y comprend rien : ce sont des mots en liberté, mais parfois, j'ai l'impression qu'ils me parlent un peu de Caterina.

L'ennui est le pire sentiment qui soit. A soixantedix ans, malheureusement, on dort peu et mal, et ensuite la journée est longue. Je me lève à l'aube, je fais ma toilette, je me rase de très près avec beaucoup de soin, je choisis une chemise propre ; après quoi je n'ai plus rien à faire. Alors je sors, comme on se jetterait

dans la mer infinie pour échapper au bateau qui sombre lentement, et je m'en vais n'importe où, marchant sur l'asphalte dans le seul but de m'éloigner de chez moi, de cette image de moi assis dans un fauteuil. J'arrive parfois jusqu'au pont du chemin de fer, j'attends que passent quatre ou cinq trains, j'essaie de lire sur le côté des wagons le nom de la ville vers laquelle ils filent. Ou alors je me perds volontairement dans des quartiers que je ne connais pas dans l'espoir qu'il s'y passera quelque chose de passionnant, de nouveau, que quelqu'un appellera « Lorenzo » et m'entraînera avec lui vers une distraction quelconque. Car ce n'est pas vrai que les vieux deviennent sages et observent les affaires embrouillées du monde comme du haut d'un balcon, tout bleu et tout fleuri. En tout cas, moi, je ne suis pas de ceux-là et je voudrais être encore au milieu des choses, m'accrocher à celui qui passe, même s'il ne va nulle part. C'est que les vieux, personne n'en veut ; c'est pourquoi ils sont obligés de devenir sages, de débiter des phrases vides et sentencieuses. Il y a des matins où je me sens comme à vingt ans, plein d'appétits, d'amour, de désirs stupides, et je n'ai vraiment pas envie de m'en aller au club du troisième âge pour jouer à *tresette* et boire un verre en évoquant tristement le passé. Et puis, à *tresette*, je ne sais même pas y jouer. « Je demande, je redemande » : qu'y a-t-il là d'amusant ? Je préfère aller au bowling de l'Acquacetosa tirer quatre boules dans les quilles ; je préfère aller là, même si, tout compte fait, je n'y vais pas parce que j'ai honte devant tous ces gamins déchaînés. Je m'arrête juste un peu pour regarder, pour respirer cet air de jeunesse électrisant, enviant certaines filles qui renversent les dix quilles d'un seul coup, puis

étreignent leur fiancé en riant. C'est que le monde change vite, et je ne le connais plus : il y a sur les murs des inscriptions que je ne comprends pas, des noms que j'ignore mais dont je présume qu'ils sont importants si j'en juge par l'amour et la haine qu'ils s'attirent ; de l'intérieur des voitures me parviennent des chansons qui n'évoquent rien pour moi ; dans les cafés, c'est comme si les hommes parlaient une autre langue. Il m'arrive d'entrer dans un cinéma, et bien que j'essaie d'être attentif, de suivre toutes les séquences, de ne pas dormir, l'histoire m'échappe complètement. J'entends à la sortie les gens dire : « C'était un très beau film », et j'aimerais bien que quelqu'un m'explique comment et pourquoi et où j'étais, moi, pendant ce temps. Les petits vieux du club du troisième âge, après leur partie de cartes, se délectent à voir des films pornos dans un cinéma voisin qui en projette trois à la suite. Chacun d'eux est assis tout seul, son chapeau sur la tête, et toute cette chair étalée sur l'écran lui tient lieu de compagnie. J'ai essayé, moi aussi. Après je suis rentré chez moi plein de cafard et j'ai étendu sur le lit les chemisiers et les jupes de Caterina, ces vêtements larges et doux comme une voile ; et si le vent soufflait dans la maison, s'il y avait vraiment une justice dans ce monde, le lit devrait se mettre en mouvement, voler, me porter jusqu'à elle.

Depuis hier, quelque chose a changé. Je suis arrivé à pied jusqu'à la gare Termini ; c'est une habitude qui me reprend lorsque je ne pense vraiment à rien et que mes jambes avancent toutes seules. Après tout, c'est l'endroit que j'ai le plus fréquenté, je reconnais certains porteurs, la caissière du buffet, le marchand de jour-

Dans ce roman vont se croiser un vieux marchand de bijoux de pacotille, une gigantesque joueuse de basket, un Africain mystérieux et hâbleur, qui ressasse et réinvente indéfiniment le récit de son arrivée en Italie. Il tente ingénument sa chance comme boxeur, puis comme chanteur, mais réussit, plus prosaïquement, en imprimant de faux billets de banque. Commence alors, entre rêve et réalité, angoisse et joie, une poétique fiesta fellinienne.

Collection Italiques dirigée par Mario Fusco



79 F
921-456-5
ISBN : 2-86744-278-8
Imp. en France 03-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SOOS